

SI TU N'ES PAS MORTE, REVIENS

À dix ans, je n'ai jamais vu la mer. Mais on part en vacances sur la côte ouest, je la vois, c'est une déception considérable. D'abord ce n'est pas la mer mais l'océan, ensuite la mer, théoriquement, devrait être bleue, tiède, et clapoter au bord d'une plage de sable jaune sous un ciel et un soleil assortis. Alors que là il s'agit d'une bande grise séparée de la plage par une zone intermédiaire constituée essentiellement de cailloux visqueux. On n'a jamais vu ça. Pour ma part, je n'ai jamais entendu parler d'une mer qui ne soit pas sous le soleil. Sur toutes les images que j'ai vues elle était tiède et venait jusqu'à la plage, est-ce qu'on a jamais entendu parler d'une zone intermédiaire qui ne soit ni la plage ni la mer mais de la viscosité glaciale et des angles blessants. C'est bien ma chance. Pour une fois que je viens à la mer il faut que ce soit l'océan, du coup je ne peux pas

dire que je sois franchement à la mer, mais je ne suis pas ailleurs non plus, en définitive je suis où.

Je traverse la zone indéfinissable avec ma sœur, chaussé de ces sandales en plastique translucide sous la bride desquelles le sable et le sel s'incrument et irritent la peau des pieds. Notre mère nous attend près des affaires, fauteuils, cabas, ballon que le moindre coup de vent emporte. Au retour elle m'enduit de crème protectrice à tout hasard, puis fait remarquer à ma sœur, qui s'est affalée sans se sécher, qu'elle devrait baisser le transistor, se frictionner, changer de maillot, s'enduire aussi, mais ma sœur s'en fout.

Ma sœur s'en fout, s'affale, fume trop de Royales et se vautre sans précautions. Elle claque la porte de sa chambre, fait la tête, refuse de se joindre aux promenades que l'on effectue en voiture dans l'arrière-pays l'après-midi. Elle a passé l'âge qu'on l'oblige. Et on a beau lui faire des remarques, rien n'y fait, c'est même le contraire. Elle fixe les parents sans faiblir à travers ses cheveux qu'elle refuse d'attacher. J'aime me glisser dans sa chambre bourrée dès le début du séjour d'objets décoratifs tels que flotteurs de verre contenant une ampoule électrique, poupées en costume régional, coquillages, poteries, filets. Ma sœur est vautrée là, enveloppée de fumée blonde, dans la lumière glauque des flotteurs elle lit des livres de poche ou regarde dans le vague tandis que le transistor diffuse des chansons de Georges Chelon. Je m'approche de la table de nuit et je tripote les paquets de

cigarettes, observant longtemps les emblèmes, la petite galère des Royales, la ville turque des Chesterfield, qui symbolisent mystérieusement les plaisirs de la tabagie et, au-delà, renvoient au monde nébuleux et bleuté des activités condamnables dans leur ensemble. J'ouvre les livres de poche pour en flairer les pages et j'en lis vite une ou deux phrases, avant qu'elle ne me les arrache en me disant laisse-c'est-pas-pour-toi.

Car on peut compter sur ma sœur pour certaines choses. Elle a des qualités, tête de bois mais cœur d'or. Et comme mon père ne met pas les pieds à la plage et que ma mère dit avoir passé l'âge de se baigner, quelquefois, le matin, on m'envoie à la plage seul avec cette sœur plus âgée. Et là mes parents sont tranquilles. Ils savent que pour moi elle se jetterait au feu, c'est ainsi qu'ils concluent toujours les longs discours qu'ils tiennent à propos de ma sœur le soir une fois dans leur chambre, où je dors aussi, sur un lit de camp. Parfois elle oublie de m'enduire, évidemment, parfois même elle dit carrément que ce n'est pas la peine, alors j'attrape un coup de soleil, car il arrive quand même qu'il y ait du soleil, dans ce cas il y a aussi du vent, ce qui fait qu'on ne le sent pas. Ma sœur se soucie moins que ma mère du vent, du soleil, du délai à observer entre le petit déjeuner et l'heure du bain. L'atmosphère sur la plage est assez différente en général seul avec elle. Quelquefois elle refuse d'aller se baigner et si j'insiste elle revêt soudain le même masque énigmatique et glacial que pour m'interdire les livres de poche, mais elle me laisse me baigner seul si la zone

intermédiaire n'est pas trop large et qu'elle peut me surveiller de loin. Quand je reviens elle oublie parfois de m'oindre, comme ce jour où elle est trop occupée à rire bruyamment avec le garçon qui s'est assis sur ma serviette. Je fais semblant de creuser un trou dans le sable à peu de distance et j'écoute en glissant des coups d'œil furtifs, très intéressé par la façon qu'ils ont de rire à tout bout de champ en rejetant la tête en arrière. Je n'ai jamais vu ma sœur rire comme ça et je l'observe obliquement, le mouvement brutal par lequel elle renverse la tête, la bouche largement ouverte, les yeux clos. Rentré à la maison au déjeuner je dis qu'il était bien gentil le garçon de la plage. Mes parents font une scène, ma sœur claque sa porte, mais ils l'obligent ce jour-là malgré son âge à participer à l'excursion, Dieu sait sinon où elle risque d'aller traîner.

Où traînerait ma sœur au lieu de faire la tête à son bout de la banquette arrière de la 403, tandis que, dans l'odeur de skaï chaud, je rumine un mélange nauséux de satisfaction morose et de mauvaise conscience. Le soir je me glisse dans sa chambre et après différentes chatteries préliminaires je lui dis que les parents sont méchants. Mais ça ne prend pas, elle me regarde d'un air méprisant en disant que je ferais mieux de me taire. Voyez comme sont les sœurs. J'apportais à la mienne ce sentiment longuement élaboré, remâché et sculpté dans l'abrutissement de la banquette, cette animosité à l'égard des parents longtemps bercée sur le skaï je venais la lui offrir en réparation, sans réticence, voilà ce qu'elle en fait. Ça valait bien la peine. Le soir sur le

lit de camp j'imagine en détail ce qu'on devrait lui faire pour la punir. Mais tout à coup je suis pris d'attendrissement, et aussitôt je travaille à approfondir ce sentiment douceâtre en répétant le nom de ma sœur sous les couvertures jusqu'aux larmes, m'excitant à l'affection la plus débridée, sœur chérie il n'y a que toi que j'aime, ah si seulement nos parents étaient morts. Après quoi je me pince longuement sur tout le corps dans l'ordre prévu, comme il convient quand on a eu une bouffée de pensées condamnables.

Quand il y a du soleil il y a aussi du vent. La zone intermédiaire est large, et sur un banc de sable au bord de l'océan lui-même on peut jouer avec ce ballon que la brise à tous les coups déporte. Il glisse toujours plus loin quand je me penche pour le rattraper, mes doigts se posent chaque fois dessus mais il m'échappe, à une ou deux reprises je sens bien que je pourrais le saisir mais finalement il part avec la marée descendante. Ma sœur me dit de retourner-aux-serviettes-espèce-d'incapable, et plonge. Je retraverse seul l'étendue de cailloux et de bancs.

Une fois sur les serviettes je ne repère plus le ballon dans le demi-cercle de la baie qui scintille sous le ciel bordé de cumulus bleuâtres. J'attends pendant qu'autour de moi la plage continue comme si de rien n'était, les autres enfants jouent au jokari sans savoir, les mères les rappellent, l'heure tourne. La situation devient de plus en plus insolite et par conséquent répréhensible. Qu'est-ce que je fais là seul à l'heure

du déjeuner avec le transistor et les fauteuils pliants pendant que ma sœur se noie dans la baie par ma faute. Ça n'est pas tenable. J'écris un mot à ma sœur et je le cale sous le cabas. Puis, avec son porte-monnaie et le plus grand nombre d'affaires possible, je pars vers la location en titubant.

Sur le bout de route exceptionnellement écrasé de soleil il n'y a plus de doute qu'elle est morte. Elle s'est noyée, ça tombe sous le sens, en nageant derrière mon ballon que j'aurais très bien pu rattraper, sans parler des pensées mauvaises qui ont sûrement joué leur rôle. Là-dessus la voiture apparaît, les parents inquiets en descendent, je commence à expliquer et à sangloter. Mais pendant qu'ils se penchent pour essayer de comprendre et que je hoquette, la voix de ma sœur retentit. On se retourne, et elle est là, triomphante, ruisselante, vindicative, avançant d'un pas souple au milieu de la chaussée, le ballon dans une main mon mot dans l'autre.

Ces coups-là, c'est tout elle. Elle n'en fera jamais d'autres. Qu'est-ce qu'elle avait besoin de poursuivre ce ballon, qu'est-ce qu'un ballon, elle n'avait qu'à le laisser filer, disparaître, c'est bien sûr ce qu'elle aurait fait si elle avait réfléchi avant d'agir au lieu de s'élancer tête la première comme d'habitude, ça finira par lui jouer un mauvais tour. Enfin, du moment qu'elle est sauvée. Et moi, comme je suis mignon. Comme j'ai pensé au porte-monnaie. Et ce mot, « si tu n'es pas morte viens nous rejoindre à la maison avec le reste des affaires ». Le porte-

monnaie, le transistor, les fauteuils, mais surtout le mot. Ma sœur a traversé la moitié de la baie scintillante à la nage, elle revient elle-même luisante ruisselante souple et pleine de grâce, mais le héros c'est moi. C'est mon mot l'action d'éclat, par sa magie ma sœur a ressurgi des ondes, tenant mon papier froissé dans sa main comme un viatique.

Ça m'étonne. Le soir, dans mon lit de camp, je reste sans dormir. Je me revois toujours sur la plage, avec bic, calepin, transistor, sacs, l'œil rivé sur la zone bleu pâle qui vibre là-bas dans la lumière, appelant silencieusement ma sœur et invoquant les vagues au sein desquelles je devrais être. Mais personne ne se doute que je suis au sec par erreur, ma sœur nage sans réfléchir sous les nuages, je griffonne de mon côté de la zone incertaine parmi l'insouciance des familles. Je ne sais pas pourquoi mais dans tout cela il y a quelque chose qui mérite qu'on pleure sans pouvoir s'arrêter, longtemps, à l'abri sous ses couvertures.

Pierre Ahnne